Maria, ou le malheur d'être femme

Serge Aberdam

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/6633>

DOI : 10.4000/ahrf.6633

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 252-253

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Serge Aberdam, « Maria, ou le malheur d'être femme », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 344 | avril-juin 2006, mis en ligne le 02 juillet 2008, consulté le 22 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/6633> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.6633>

Ce document a été généré automatiquement le 22 avril 2022.

Tous droits réservés

Maria, ou le malheur d'être femme

Serge Aberdam

RÉFÉRENCE

Mary WOLLSTONECRAFT-GODWIN, *Maria, ou le malheur d'être femme*, ouvrage imité de l'anglais par B. Ducos, présentation et notes d'Isabelle Bour, Saint-étienne, Publications de l'Université de Saint-étienne, 2005, 131 p., ISBN 2-86272-396-7, 15 €.

- 1 Autre publication bienvenue, intelligible dans le même contexte universitaire, les fragments du dernier roman projeté par Mary Wollstonecraft, publiés par William Godwin en 1798 et qui ont été traduits dès l'époque, sont aujourd'hui republiés d'après cette unique édition française (Maradan, an VI - 1798). Ce choix est cohérent avec la collection concernée, puisqu'il s'agit effectivement de « lire le dix-huitième siècle », quelle que soit la langue concernée. L'introductrice, Isabelle Bour, insiste d'ailleurs sur la qualité de cette première et unique traduction, ainsi que sur la personnalité du traducteur, Basile-Joseph Ducos (1767-1836) qui aurait été rédacteur au *Logographe* ainsi qu'au *Journal de la Montagne* avant de finir dans le fauteuil plus confortable d'un régent de la Banque de France.
- 2 Le texte publié a donc le gros avantage de pouvoir être lu tel qu'il fut présenté au public français d'alors, même si Isabelle Bour n'a pas résisté à la tentation de corriger l'orthographe et la ponctuation de l'édition Maradan-Ducos, qu'elle perçoit comme « souvent négligentes, voire aberrantes [...] ». On sait que l'enfer est pavé de bonnes intentions mais, ici encore, l'édition initiale est disponible. Justifiant ses choix, l'éditrice de 2006 signale bien par ailleurs que « Ducos, le traducteur du roman, abrège quelque peu les ébauches d'intrigue [...] », retouche parfois le style et atténue quelques audaces, mais qu'il respecte profondément la dimension philosophique d'époque du texte de Wollstonecraft, en particulier son « lexique de la sensibilité ». C'est certainement là une qualité majeure, qu'il convenait de respecter.
- 3 La couverture reproduit en pleine page un autre portrait de Mary Wollstonecraft par John Opie, détenu par la National Portrait Gallery. Ce tableau est probablement plus

tardif que celui choisi au CTHS. Son regard est plus lointain, et il convient bien à un roman posthume, très inachevé, et auquel William Godwin soulignait qu'il s'était interdit d'apporter autre chose que quelques lignes de liaison, toujours *entre crochets*. Le lecteur français dispose donc désormais avec ce roman d'un des deux monuments littéraires que Godwin dédia à son épouse défunte, avec les « Mémoires » qu'il lui rédigea, pendant que l'éditeur Johnson publiait de son côté et un peu dans le même sens des lettres inédites. *Maria ou le malheur d'être une femme* nous entrouvre un univers bien particulier, celui d'une Anglaise qui écrivait dans sa préface de 1798 : « Il doit y avoir quelques personnes qui auront le courage de prendre de l'avance sur les progrès de notre époque [...] » et énonçait clairement que son « objet principal » était de « représenter le malheur et l'oppression dont pâtiennent plus particulièrement les femmes, et qui sont le résultat des lois et des coutumes patriarcales de la société ».

- 4 *Maria...* est donc la courte esquisse d'un roman du malheur féminin, et je n'essaierai même pas de le résumer. Je soulignerai cependant, avec l'éditrice, qu'il ne représente pas un testament, mais marque plutôt la fin d'un cycle et l'esquisse d'un nouveau départ. Par delà son séjour dans une France en révolution, Mary Wollstonecraft revient au genre romanesque qu'elle avait abordé plus jeune, et reprend sous cette forme son projet majeur, qu'elle n'avait pu achever et qu'elle ne pourra à nouveau pas achever. Elle décline l'essentiel du titre anglais de son essai le plus connu, *Vindication of the Rights of Woman*, qu'elle inverse cette fois en *The Wrongs of Woman – or Maria*. Qu'elle parle des droits revendiqués ou des torts faits aux femmes, elle traite de la même question, en propagandiste d'une cause qui la transcende et la martyrise. Flora Tristan n'adoptera certes pas par hasard la mémoire de Mary Wollstonecraft, que cette publication contribuera à mieux faire connaître.